

Événement

Irak

Florence Aubenas, un rire, une vigilance, une prudence

Son regard et ses mots parcourent le monde en crise.

par **Sorj CHALANDON**
(lundi 10 janvier 2005)

Florence Aubenas est un rire. Un rire soudain, inattendu, surprenant, sidérant même. Un rire par surprise, qui taquine du coude, qui montre du doigt, qui moque comme on aime avec du ciel aux yeux. Florence Aubenas est un silence. Le silence de la femme qui écrit. Penchée sur son clavier, au milieu d'un champ dévasté de livres cornés, de brouillons rayés, de dossiers épars, de crayons rongés, de petits carnets noirs à tranche violette, elle appartient entière aux mots qu'elle nous choisit. Florence Aubenas est un mot. Un mot qu'elle cherche, qu'elle rature, qu'elle redessine, qu'elle polit avec plus de soin qu'aucun mot ne mérite. Florence Aubenas est un regard. Un regard particulier, appliqué, respectueux, digne. «*On a deux yeux de trop*», avait-elle écrit en revenant de l'enfer rwandais, les gardant grands ouverts pour tout nous raconter. Florence Aubenas est une vigilance. Une vigilance soutenue, harassante, aiguë jusqu'au douloureux.

Florence Aubenas est un appétit. De savoir, d'apprendre, de rencontrer, de lire, de comprendre. Elle est assise sur un trottoir de Neuilly lors de la prise d'otage d'une école maternelle, elle marche dans une rue d'Alger, elle pousse la porte d'un immeuble d'Outreau, elle parcourt le Pays basque, elle interroge un gamin au bas de sa cité, elle écoute les femmes, les hommes, les enfants, les peaux, les gestes, les yeux, les griffures dans les murs, les couleurs, les masques de la vie, les tristesses, les bonheurs, les éclats de tout et de rien.

Florence Aubenas est une journaliste. Florence Aubenas est une prudence, aussi. Une prudence à jamais, nourrie de questions, de doutes, de sagesse, de trop de mensonges partout trop entendus. Florence Aubenas est une exigence. Florence Aubenas est une colère. Le calcul et l'approximation la laissent insatisfaite. La prétention la rend furieuse. La sottise l'attriste. Les certitudes la dépriment. La trahison la renforce. Florence Aubenas est une discrétion, une délicatesse, une élégance. Florence Aubenas est une pudeur. Une femme trop réservée pour qu'on puisse impunément parler d'elle dès qu'elle a le dos tourné.

© Libération



Événement

Otages

Un visage, une femme, une journaliste

Au fil des jours, l'image de Florence Aubenas, puis sa personnalité et son travail, sont devenus familiers.

par **Sorj CHALANDON**

(lundi 13 juin 2005)

Avec Hussein Hanoun al-Saadi, elle avait son portrait sur les murs de nos villes. Des villes et aussi des villages, et collés sur les portes des bureaux, sur le carrelage des cuisines, sur les murs de chambres où la nuit s'épuisait, sur la brique du Nord, sur l'ocre pailleté du Midi, sur le granit. Elle avait son portrait délavé sous la pluie océane, dans la chaleur des bars, sur des poteaux de rue, sur des écorces d'arbre, ici, là, au détour des jours, au détour de nos pas. Elle avait son regard au creux des portefeuilles, sur les agendas qui parlaient d'autre chose, sur des vitrines, sur des palissades, sur le cuivre des musiciens, l'étoffe des montgolfières, le drap des voiles marines, sur les façades austères de la République, sur les scènes des théâtres, dans des salles de classe. Elle avait son sourire en cœur sur les manteaux d'hiver, les vestes de printemps, puis les tissus légers du presque été. Florence Aubenas était devenue un dessin d'enfant. Mais aussi une figure abstraite, un visage de simple femme, un prénom, un nom, rien d'autre que son image.

Passagère. C'est alors qu'il a fallu commencer à apprendre Florence Aubenas. D'abord quelques bribes, ici, là. Des journalistes entre deux désarrois qui disent tout le bien d'elle. On prend ces mots pour ce qu'ils sont. Des mots douloureux, des mots amis, des mots sans autre but que de crier l'absence. Puis d'autres voix se sont élevées. Une innocente venue dire comment Florence la croyait au plus noir d'un procès. Un chauffeur de taxi racontant la passagère attentive aux mots de la vie. Des gens avec des noms, des gens sans importance, des gens croisés par elle au hasard du métier. Et tous, avec leur tristesse, leur colère, ont peu à peu donné chair à ce portrait figé. Voilà que prenait forme la femme journaliste.



D'un hommage à l'autre, de témoin en ami, voilà que le portrait naissait, bougeait, vivait. Après ce miroir d'elle, une partie du travail de Florence a été republié dans son journal. Rigueur, écoute, attention, pudeur, élégance, tous ces mots que d'autres disaient d'elle reprenaient place au creux de ses propres mots. Le sourire de l'affiche était devenu autre chose. Il était celui d'une envoyée spéciale de *Libération*. La journaliste au milieu de la foule, dans une ruelle, devant l'échoppe "Chez Fawziah", dans un bastion chiite de Bagdad. La journaliste marchant à travers les morts dans la forêt zairoise, pour que nous parle Habimana, 22 ans, qui se nourrissait d'herbe. La journaliste qui parcourt le silence de Tazmalt après l'émeute, pour savoir qui a tué Hamza Ouali, le Kabyle de 17 ans. La journaliste qui, bien avant le vertige des césars, a raconté Sara, Sabrina, Nanou, Osmane, Abdellatif, les jeunes acteurs du film *L'Esquive*. La journaliste qui prend note sans quitter le regard, attentive, fébrile, toute fiévreuse de mots.

Reconstruire. Et voilà que, soudain, tout le portrait s'anime. De jours en jours passés, puis de semaines en mois, cette femme nous devient familière. Au contraire de l'icône. Une femme dans son travail, dans son esprit, dans sa vivacité, dans sa liberté intacte. Le chemin à parcourir est à l'inverse de tous les chemins parcourus. Partant d'un regard, il faut s'en aller chercher ce que ces yeux ont vu. Il faut reconstruire mot à mot ce que le silence abîme. Il faut prendre cette image pour socle et bâtir la femme

qui vient de disparaître. Parce que, pendant 55 jours, Florence Aubenas et Hussein Hanoun al-Saadi n'étaient que disparus. Ils étaient en zone d'ombre, en silence de tout, ils étaient en rien.



C'est alors qu'ils ont obligé Florence à une seconde image. Une preuve de vie aussi bouleversante qu'éloignée de ce qui était devenu la Florence d'habitude. La même, la même, évidemment, la même. Mais d'un autre regard, d'une autre lumière, d'une autre voix. L'image de la captive est venue hanter le sourire de la journaliste. Mais c'était bien trop tard pour en rester à ce portrait sali. Florence Aubenas nous arrivait maintenant à pleines voix. Des acteurs, des musiciens, des écrivains, des dessinateurs, chacun imaginait pour nous une Florence qui lui était proche. Et chacun restait au plus près de la femme qu'elle est. Il y a 159 jours, une presque inconnue était enlevée en Irak. Aujourd'hui, voici Florence Aubenas.

© Libération

